

que l'on veut vraiment, "améliorer," nous en sommes, et de tout cœur. Tout ce que nous demandons, c'est que, sous prétexte d'embellir la maison et de la rendre plus confortable, on ne commence pas par la démolir.

ORNIS.

IMPRESSIONS DE VOYAGE LE COLISÉE (Suite)

Les empereurs romains n'avaient pas voulu laisser à la merci des éléments la foule qui se pressait sur les gradins de l'amphithéâtre, ni l'exposer à voir interrompre ses amusements favoris. L'immense enceinte du Colisée se couvrait d'un voile de pourpre. Encore aujourd'hui on remarque des trous pratiqués dans la corniche supérieure; ils servaient à retenir des poutres dont le pied reposait sur des pierres en saillie, et qui s'élevaient au-dessus de la terrasse comme des mâts de navire. Craignait-on la chaleur ou la pluie, on voyait aussitôt se détacher tout autour de la circonférence des voiles triangulaires que raidissaient des cordes attachées aux poutres; elle s'avancèrent horizontalement jusqu'au milieu du cirque où elles joignaient leurs pointes, et formaient un voile elliptique de six cents pieds sur deux cents, qui ondulait à cent cinquante pieds au dessus du sol.

Le Colisée a son histoire. Comme les personnages illustres, il a eu ses jours de gloire et ses jours de deuil. Le temps de l'empire fut son âge d'or; il dura quatre siècles. Ce fut Honorius qui abolit les combats des hommes; et Théodoric, ceux des bêtes. Puis le Colisée devint une vaste solitude; quelquefois cependant il servit de théâtre aux luttes désespérées des Romains combattant *pro aris et focis* contre les barbares. Au moyen-âge des familles puissantes de Rome le transformèrent en forteresse; au temps de l'exil des papes à Avignon, il servit d'arène aux tournois qui avait remplacé dans les mœurs de l'époque les combats de gladiateurs. Dans les temps modernes commença vraiment la démolition du superbe monument; extrait de la carrière, il devint carrière lui-même, et fournit des matériaux pour la construction de plusieurs édifices somptueux et de vastes palais.

Le Colisée dans la suite des temps s'était fait hôpital, manufacture de laine, fabrique de salpêtre; Benoît XIV lui donna sa véritable destination en le consacrant

à la prière et à la méditation de la Passion du Sauveur. Il était convenable que l'arène qui avait bu le sang des martyrs devint la coupe qui recueillit les larmes de la pénitence. On y installa les stations du chemin de la Croix; sous la pieuse inspiration de saint Léonard de Port-Maurice des processions s'organisèrent pour les parcourir solennellement plusieurs fois la semaine.

Malheureusement les envahisseurs de la Rome pontificale après avoir enlevé aux papes le Colisée, alors tout à fait restauré par Pie VII, Léon XII et Pie IX, voulurent le laïciser. L'esprit libéral, qui les avait conduits à Rome, leur persuada qu'ils ne devaient pas permettre de manifestations religieuses dans un lieu ouvert au public; croix et chapelles des stations disparurent pour ne pas effrayer les regards profanes. Il est loisible maintenant de visiter le Colisée sans être exposé à rencontrer des objets qui fassent naître de bonnes pensées dans l'esprit ou réveillent des remords dans le cœur.

Dans la nuit du samedi saint a lieu l'illumination du Colisée, au feu de Bengale; je voulus contempler ce spectacle; c'est quelque chose de féérique. Alors que la foule circule dans les ruines au milieu de l'obscurité, tout à coup une lueur immense perce les ténèbres de la nuit, et toutes les pierres de l'amphithéâtre s'éclairent et apparaissent comme en feu. Puis la lumière disparaît comme s'effacent les clartés du crépuscule à mesure que le soleil descend sous l'horizon. Pour varier le coup d'œil, on varie les couleurs, et les pierres du Colisée deviennent comme une gigantesque mosaïque. A la fin on imita une éruption du Vésuve et nous restâmes dans le cratère éteint du volcan.

LES SACRAMENTINES

PAQUES, 17 AVRIL 1892.—Depuis longtemps mon admiration est acquise aux congrégations vouées à l'adoration du Saint-Sacrement. J'aime la pieuse église de Saint-Claude; j'aime une petite chapelle de Sacramentines située du côté du Pincio. Elle est bien modeste, il est vrai; elle semble se dérober aux regards comme les religieuses qui l'habitent. Une quinzaine de pieds seulement séparent la porte d'entrée de la grille du chœur derrière laquelle veille la prière avec la lampe qui se consume. Mais toujours deux religieuses sont là en

adoration devant le Dieu caché de nos autels; et souvent la communauté se réunit pour réciter le saint office. Comme tout alors respire la piété! Les lèvres de ces vierges, comme celles du prophète qu'un chérubin purifia avec un tison ardent, sont toutes de flammes pour prononcer des paroles dont leur esprit ne saisit pas toujours le sens, mais que leur cœur sait bien comprendre. On se trouve heureux en entendant ces anges de la terre; on se sent plus porté à la dévotion que dans bien des grandes basiliques où la curiosité attire les touristes avides de tout voir.

Dieu a eu pour agréable mes bons desirs puisqu'il a inspiré notre supérieur de me demander de remplacer le chapelain d'une communauté française de Sœurs-Adoratrices de Notre-Dame Auxiliatrices, établie près de la gare, sur la rue dei Mille. Tous les jours, depuis une semaine, j'y vais dire la messe, et, le soir, j'y retourne faire la reposition du Saint-Sacrement. Le jeudi saint je chantai une grand'messe; c'était la première fois depuis mon départ d'Alma. Je dus suivre pour la prononciation et le chant la coutume romaine; mes paroissiens auraient eu peine à reconnaître leur curé.

Aujourd'hui, c'était jour de communion générale; je constatai que la communauté se compose seulement de sept à huit religieuses et d'un égal nombre d'enfants. Par suite de l'affaiblissement de la foi en France, le recrutement des personnes qui se consacrent à Dieu devient de plus en plus difficile.

Le soir, après la Bénédiction, on entonna un cantique que j'écoutai avec bonheur, car je l'ai souvent entendu chanter au pays:

Amour, honneur et gloire!

A Jésus, mon divin Sauveur.

La Mère supérieure me fit visiter le jardin du couvent; je regrettai alors d'être toujours resté insensible aux charmes de la botanique, et de ne pouvoir partager l'admiration de mon *Cicerone* pour les fleurs du bon Dieu.

La bonne Mère supérieure est d'une bonté et d'un empressement admirables; elle n'est pas avare de compliments. Je me rappelle comme elle me disait: Monsieur l'abbé, son Eminence le Cardinal Protecteur a bien recommandé à monsieur notre chapelain d'avoir pour le remplacer un de ces bons prêtres canadiens.

(A suivre) LAURENTIDES.